

# NICOLAS CHARLET

## JE SUIS LA RÉVOLUTION

---

« Tout écrivain qui, par le fait même d'écrire, n'est pas conduit à penser : je suis la révolution, seule la liberté me fait écrire, en réalité n'écrit pas »

Maurice Blanchot dans *La Part du feu* (1949), Paris, Gallimard, 1972, p. 310.

---

Toute sa vie Maurice Blanchot refusa de se montrer, de se raconter, de s'exposer, à tel point que les photos de lui sont rarissimes. Il voulait s'effacer derrière ses livres pour n'être qu'un « écrivain », c'est-à-dire « ce lieu vide où s'annonce l'affirmation impersonnelle. » Blanchot écrit pour tuer Blanchot. Il sait que nommer c'est commettre un meurtre, faire d'une présence une idée. « *Quand je parle, je nie l'existence de ce que je dis, mais je nie aussi l'existence de celui qui le dit* » écrit ce terroriste du moi.

Dans le silence de la création, on sait l'efficace de la rêverie. Aucune machine, même la plus puissante, ne peut rivaliser avec la liberté de créer. Or la créativité, jouissance de la liberté, n'est pas une affaire d'ego. Écrire, peindre, inventer ou rêver c'est recréer le monde. Exister au-delà de ses propres limites. Être pleinement soi et totalement autre. Bizarrement, il faut s'absenter pour se trouver. S'oublier pour s'enflammer. Errer dans les terres inconnues pour habiter la sienne.

Dans une société qui repose sur la loi du marché et la vérité de la science, le promeneur solitaire perturbe joyeusement l'ordre établi. Il ne respecte pas la structure idéaliste du progrès où l'homme occupe une place précise dans la définition précise du temps et de l'espace. Créer c'est sortir de la linéarité du temps et de l'espace. Dynamiter la pensée unique. Explorer la marge pour approcher l'intérieur :



Fayçal Baghriche, *Le saut dans le vide*, 2004, photographie, 45 x 65 cm, d'après Yves Klein. *Un homme dans l'espace ! Le peintre de l'espace se jette dans le vide !*, photomontage, publié dans *Dimanche. Le Journal d'un seul jour*, 27 novembre 1960.

un dedans inclusif au lieu du dehors exclusif. Rien à voir avec l'utopie et encore moins avec l'idéologie. Cette manière de sortir des sentiers battus, de prendre la tangente est une manière d'être, un choix de vie qui n'a rien de dérisoire.

L'écrivain ou l'artiste peuvent réveiller les consciences. Secouer l'osature de l'universalisme. Non, le « progrès » ne nous offrira pas le bonheur, non, la technologie ne nous rendra pas plus humain. La science ne nous dira rien de la vérité du monde. La religion n'étanchera pas notre soif de sens. La vérité n'est pas linéaire. Si elle emprunte les autoroutes de la connaissance, elle sillonne aussi des chemins impraticables.

Aujourd'hui le discours savant est convenu. C'est un discours consensuel. Il ne déborde pas, il reste à sa place. Quand il sort de l'œuf, c'est pour se donner en spectacle. La pensée savante a ses héros, ses figures tutélaires, ses ambassadeurs d'image. On pourrait voir là une dérive, or ce n'est que le reflet d'une réalité plus profonde. Dans sa maison, où elle se trouve bien, la pensée savante se conforme aux règles strictes du découpage disciplinaire et de la hiérarchie corporative. Les universitaires savent respecter scrupuleusement les formes, la règle, le cadre. L'université forme des virtuoses. Le système paraît verrouillé. Mais nombreux sont ceux qui le bousculent, refusant le conformisme, l'arrogance et la désillusion. Ceux-là renoncent à la logique du « devoir être », logique de la moralité et de la rentabilité. Ils ne sont pas là où on les attend, ce sont les électrons libres de la pensée. Ils pensent culture quand on leur impose discipline. Ils n'obéissent plus. Ils écrivent, ils créent, ils partagent.

Le rationalisme moderniste avait éradiqué la créativité, le jeu, l'imaginaire, l'esprit d'enfance, la nature. Une révolution éthique est en marche. L'homme robotisé, aseptisé, vidé, veut réinvestir son corps. Il ne pense plus seulement en terme de productivité mais aussi de plaisir. Il veut donner un sens à sa vie. Jouir de l'existence. Rendre un corps à l'esprit. Retrouver cette unité que le diktat de la consommation lui a interdit rompant ainsi le lien entre le moi et le monde. La révolution éthique qui prend la forme de l'écologie, de la créativité, de la sensibilité et de la solidarité est une révolution généreuse.

La modernité avait érigé l'individu en organisme tout puissant. De plus en plus l'individu ne se pense plus de manière concentrique.

L'épanouissement du corps et de l'esprit est indissociable de son appartenance à une communauté. Le développement récent du mouvement écologique en est un signe. L'éthique de la « reliance » dont parle Michel Maffesoli<sup>1</sup>, agitateur d'idées portant nœud papillon, se substitue à la morale et à l'individualisme.

L'enjeu de cette révolution est de transformer notre rapport au monde. Ne plus être des consommateurs obéissants mais « faire l'expérience du monde » comme l'écrivait George Maciunas en 1962<sup>2</sup>. Ne plus posséder et dominer mais partager et circuler. Maurice Merleau-Ponty a laissé de belles pages sur la circulation du sensible : « *Il suffit que je voie quelque chose pour savoir la rejoindre et l'atteindre, même si je ne sais pas comment cela se fait dans la machine nerveuse. [...] Immégré dans le visible par son corps, lui-même visible, le voyant ne s'approprie pas ce qu'il voit : il l'approche seulement par le regard, il ouvre sur le monde. [...] Le monde est fait de l'étoffe même du corps.* »<sup>3</sup>

Le propre de l'homme est d'être sentant et sensible, voyant et visible, écrit le philosophe. L'enroulement de mon corps dans la « pulpe » du monde est une « expérience » proprement révolutionnaire. Elle me fait exister en m'effaçant. Elle élargit mon être (« *Faire une déchirure unique et totale dans l'éther où rien n'existe* » écrit Shiraga Fujiko en 1955). Quand j'écris le bleu du ciel, je suis le bleu du ciel. Je ne suis plus seulement un auteur mais je suis la substance que j'imagine, l'histoire que je raconte, le rêve que je vis. L'éthique de la reliance se déploie à l'horizontale (comme dirait Gainsbourg) alors que la morale du pouvoir se dresse à la verticale.

L'évolution est manifeste : les notions de circulation, d'interactivité, de nébuleuse constituent notre culture. La communication gagne du terrain sur la consommation. Nous ne pensons plus en terme de centre et de périphérie mais en terme de diversité et de différence. La Toile est un espace virtuel difficile à maîtriser. Libre de nature. L'hypertexte est son mode de communication. Non pas un système mais une sensibilité. Une approche particulière, alimentée

1. Michel Maffesoli, *Le Réenchantement du monde. Une éthique pour notre temps*, Paris, La Table Ronde, 2006.

2. George Maciunas, dans *De-Collage*, éd. Wolf Vostell, Cologne, juin 1962.

3. Maurice Merleau Ponty, *L'œil & l'esprit*, Paris, Gallimard, 1964.

par une infinité de contributeurs échappant à toute systématisation. L'hypertexte devient dans sa forme nébuleuse la réalité improbable du texte. Lequel n'est plus une totalité constituée d'un début et d'une fin mais un fragment doté d'innombrables liens eux-mêmes dotés d'autant de liens. L'hypertextualité électronique est la forme actuelle de la circulation du sens et du sensible dont Merleau-Ponty<sup>4</sup> s'est fait le théoricien et le poète. Les cultures électroniques, instables et mobiles, réinventent la conception même de culture. Ni absolue ni universelle, la culture se vit au pluriel et en mouvement. L'hypertexte, la marge, les lignes de fuite ne sont plus des suppléments d'âme, ils sont la réalité sensible d'une histoire collective.

La mort annoncée du modernisme a mis fin au culte du héros. Je peux écrire « je suis la révolution » sans me faire passer pour Dieu. Ou alors c'est une farce. Mon « je » n'est rien, rien d'autre qu'un « je ». Je dis « je suis la révolution » comme on saute dans le vide pour le plaisir d'une expérience et la jouissance d'une photographie<sup>5</sup>. La création n'est plus une histoire sainte. La création n'est plus réservée à une poignée d'élus, elle est une manière de s'épanouir à travers l'imaginaire. Bachelard était étrangement actuel quand il écrivait dans sa poétique des éléments : « *La connaissance poétique du monde précède la connaissance raisonnable des objets. Toute primitivité est onirisme pur.* »<sup>6</sup>

L'esthétique du fragment, l'expérience du vide, l'effacement de l'auteur, la déstructuration du discours sont désormais caractéristiques des cultures électroniques. Celui qui peut dire ou écrire « je suis la révolution », comme l'aurait proclamé Che Guevara, n'est plus forcément un héros, une icône de la liberté. Celui qui peut dire ou écrire « je suis la révolution » n'est plus le centre du monde.

Le monde ne repose pas sur mes épaules d'écrivain. Je suis une personne ordinaire. Mais quand j'écris, je veux croire que le monde se repose dans mes bras.

4. Maurice Merleau Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

5. Je pense au saut dans le vide d'Yves Klein. Cette image est devenue un mythe, à l'origine ce fut une expérience drôle et fraternelle avec la collaboration d'amis judokas venus donner un coup de main (ils réceptionnaient l'artiste dans une bâche). La bâche qui a été effacée de la photo n'est pas le Saint-Suaire, le geste de Klein a la fraîcheur d'un vol d'hirondelle.

6. Gaston Bachelard, *L'Air et les songes*, éd. José Corti, 1950.

L'artiste ou l'écrivain n'est pas investi d'une mission divine. Il n'est pas un surhomme. Beaucoup de jeunes écrivains parlent avec passion de l'effacement de l'auteur mais s'observent aussi passionnément dans le miroir du destin héroïque...

Écrire ou créer est un acte d'humilité. C'est faire l'expérience de l'étrangeté, l'expérience du vide. Non pas d'un vide creux mais d'un vide respiratoire. Proche de ce que l'on appelle le souffle. Je crois que l'écriture garde le souvenir de cette plénitude du vide. C'est une détonation silencieuse. Un acte de présence. Une révolution pacifique. À chacun d'être la révolution sans écraser l'autre. L'éloquence du silence ne tue que ceux qui ne le supportent plus. « *Je trouverai le problème central, écrit Artaud, celui auquel tous les autres pendent comme les fruits de la grappe, et alors : plus de folie, plus de monde, plus d'esprit, surtout, plus rien.* »

Je crois à l'acte minimal, à l'effet papillon, au presque rien qui provoque un séisme. Artaud toujours : « *Il ne faudrait qu'un seul mot parfois, un simple petit mot sans importance, pour être grand, pour parler sur le ton des prophètes, un mot-témoin, un mot précis, un mot subtil, un mot bien macéré dans mes moelles, sorti de moi, qui se tiendrait à l'extrême bout de mon être, et qui, pour tout le monde ; ne serait rien.* »

Je ne crois plus au culte de la puissance. Je crois au courage et à l'intelligence du geste.

L'enthousiasme et la « foi » (dans le sens d'un espoir insensé) donnent des ailes. Nul besoin d'être armé pour faire sauter des citadelles. Je me souviens de cette photo inouïe d'un homme dressé face aux chars, Place Tiananmen. Cet acte anonyme eut l'effet d'une bombe sur les consciences. Je pense aussi à Antonin Artaud, symbole même de la révolution. Sa parole est une lame de fond. Après son internement, neuf ans de torture physique et morale en clinique psychiatrique, Artaud est un revenant. Son retour effarant, avec la conférence du Vieux-Colombier le 13 janvier 1947, l'enregistrement de *Pour en finir avec le jugement de dieu* et la publication de *Van Gogh le suicidé de la société*, est comme une secousse sismique dans l'histoire de la littérature et de l'art. Artaud fit de sa solitude écrasante un brasier.

7. Antonin Artaud, *Le Pèse-Nerfs*, Lebovitz, Paris, 1925.

« *Qui suis-je? D'où je viens? Je suis Antonin Artaud et que je le dise comme je sais le dire immédiatement vous verrez mon corps actuel voler en éclats et se ramasser sous dix mille aspects notoires un corps neuf où vous ne pourrez plus jamais m'oublier.* »

Le passage à l'acte c'est l'affirmation d'une présence. C'est le fait de dire haut et fort « je suis vivant ». Message absurde en apparence mais ô combien puissant. Une puissance naturelle et irrationnelle, identique à celle de la terre. Pensons à la vitalité du dadaïsme, à son refus de tout système (Tzara : « *L'absence de système est encore un système, mais le plus sympathique.* »), à l'éminence du geste que Tzara défendait dans un style lapidaire : « *Tout acte est un coup de revolver cérébral.* »<sup>8</sup>. Comme en écho, le dadaïste japonais Mavo écrivait trois ans plus tard dans un manifeste signé collectivement : « *Nous sommes debout à la pointe. Et nous nous y tiendrons toujours. Nous ne sommes pas enchaînés. Nous sommes des extrémistes. Nous faisons la révolution. Nous sommes en marche. Nous créons. À tout instant, nous acceptons, nous refusons. Nous sommes vivants dans tous les sens possibles du mot, à un degré incomparable.* »<sup>9</sup>.

Avant d'être un acte, le passage à l'acte est un geste. Un élan. Ce dynamisme s'oppose à la vision figée du modernisme où chaque chose et chaque être occupe une place bien établie. A l'heure d'Internet, le passage à l'acte est très éloigné de l'activisme moderniste. Le postulat de l'artiste « je suis la révolution » n'est pas une déclaration terroriste mais un geste minimal visant l'effet papillon. Un geste libre, sûr de soi et respectueux de l'autre. Nulle instrumentalisation idéologique dans ce postulat mais seulement la conscience et la pleine responsabilité de l'homme libre. Nulle violence dans ce choix, mais plutôt une sorte de désinvolture à l'égard des systèmes et un sentiment d'empathie pour tout ce qui est vivant.

A l'heure de l'acte notarié, le passage à l'acte de création se singularise par sa liberté et sa générosité. L'engagement de l'artiste constitue une alternative aux valeurs matérielles de la société de consommation. Les cultures électroniques ont germé à cet égard dans le terreau des cultures urbaines en marge des pouvoirs et des

8. Tristan Tzara dans la *revue 391* - Juillet 1920.

9. Mavo, *Manifeste*, 1923.

systèmes. Le développement de l'immatériel dans l'art et la circulation sauvage de l'information (et des œuvres) sont un défi au système capitaliste : le produit tend à disparaître et avec lui la notion de propriété. Le marché est impuissant à retenir ce qui est fluide. Peut-être est-ce là une saine « révolution » ?

Oui, pour moi, être la révolution, c'est « être vivant ». Bien vivant ! Alors pas de violence, pas de bain de sang, mais de la poésie, de la saine subversion, du courage et du rêve. Être vivant aujourd'hui c'est mettre fin à la dévastation du monde. C'est œuvrer à la réconciliation de la subjectivité et de la conscience collective. Être vivant c'est réenchanter le monde.

Cette révolution ne repose plus sur l'espérance futuriste mais sur l'expérience sensible. Experir en latin, c'est périr à soi pour naître dans un soi plus vaste qui est celui de la communauté. C'est une révolution sensible, créative, généreuse. C'est une expérience de la durée, une ouverture intérieure, un élargissement de l'être : « *J'ai choisi le domaine de la douleur et de l'ombre comme d'autres celui du rayonnement et de l'entassement de la matière. Je ne travaille pas dans l'étendue d'un domaine quelconque. Je travaille dans l'unique durée.* »<sup>10</sup>.

HISTORIEN DE L'ART  
NICOLAS CHARLET  
(1973) EST L'AUTEUR  
D'UNE THÈSE SUR LES  
ÉCRITS D'YVES KLEIN  
À QUI IL A CONSACRÉ  
PLUSIEURS LIVRES.  
PENSIONNAIRE À LA  
VILLA MÉDICIS EN  
2004, IL Y A RÉUNI  
LES ÉCRITS DU  
CRITIQUE D'ART  
PIERRE RESTANY  
IL DIRIGE DEPUIS  
2006 LE FESTIVAL  
ACCES(S) - CULTURES  
ÉLECTRONIQUES (PAU).

10. Antonin Artaud, *Fragments d'un Journal d'Enfer*.